

AVSD

∞

UN CONDENSÉ DE LA BRÈVE
HISTOIRE DE TOUT L'ESPACE INFINI
QUI NOUS SÉPARE

(mars 2017)

Alexis Vassili Sacha DAWSON – avsd.fr

On ne peut pas dire qu'on s'y habituera jamais.

Les piafs qui se remettent à chanter, les petites mésanges, les petits moineaux, qui dès les premiers rais rhabillent les branches faméliques de leurs feuilles de plumes au fond des jardin et poussent la lande à se lever en fanfare. Le doux fond de l'air de mars fait fleurir les premiers décolletés, le goutte-à-goutte paisible du dégel et de la rosée offre mille reflets au soleil qui vient réchauffer les chats sauvages étendus sur le carrelage des terrasses et, tout de noir vêtue, la cloche embaume déjà ses huit heures et son jour clair tandis que nous nous enfonçons un peu plus profondément dans la nef.

Les circonstances sont troublantes et les rendez-vous de ce genre souvent fortuits. On finit par y recroiser les mêmes têtes, celles qui se traînent déjà la semaine au collège, et toutes se demandent si elles n'ont pas mieux à faire dans les champs, à une heure pareille un samedi matin, à traumatiser des faisans à coup de carabine ou construire des abris pour les prochaines saisons avec ce que l'on vole dans les caves des environs afin de s'offrir des commodités toutes rudimentaires, ou derrière un écran hypnotique et des dessins animés asiatiques débiles de la précédente décennie, ou encore à se prélasser sur un terrain vague jusqu'aux derniers rayons vermeils, plutôt que de s'enfoncer dans des costumes raides de ténèbres qui s'effacent sur les bancs affables du vicaire. Gênés pourtant, on atteint du bout des yeux ces messieurs Leroy, Lecerf, les professeurs de musique et d'histoire, nous qui ne connaissions pas encore Mozart, eux qui avaient tant de mal à réorganiser les classes après ces évacuations soudaines, l'aplomb manquant pour demander à untel du fond de prendre la place de droite sur une table plus proche, celle que l'on finit par appeler, non sans malaise, comme dans les automobiles, « la place du mort ». Car il faut le dire, trois disparitions en à peine quelques mois et des parents qui préfèrent enterrer du vide plutôt que de se convaincre que leur fils vende ses fesses en Slovaquie à de riches pédophiles, tout cela a fini par sembler plus étrange que la période mouvante de nos adolescentes existences qui ondulait déjà assez pourtant.

Le sermon était sempiternellement pareil aux deux précédents, et l'orateur avait prit le pli d'enterrer de l'air dans son diable de cimetière pour la troisième fois, alors qu'un couple de parents alarmés venaient le supplier de faire son office soporifique pour leur fils disparu. « Monsieur le Vicaire, vous avez toujours été comme ceci avec notre petit, Dieu

seul sait où il est aujourd'hui mais nous sommes sûrs que c'est ce qu'il aurait désiré, déjà au catéchisme... » Seulement en place de macchabée, on n'a que du vent ici, et les porteurs, la première fois, se sont surpris à emporter le cercueil au dehors avec une telle facilité qu'ils se sont tous retournés, le regard effaré, rivé à terre, histoire de voir si les poignées leur étaient pas restées dans les mains avec le cadavre du gamin collé en exhib au fond du transept. Question d'allure, on m'aurait demandé s'il fallait garder le cercueil fermé plutôt qu'ouvert et baillant son absence d'occupant aux yeux du cortège, j'aurais été mal à l'aise de vous répondre car foutre une boîte d'allumette vide à tant de billets sous terre, je trouve ça plutôt criminel, bien qu'encore tout laissé ouvert, ça laissait peut-être une chance à Vincent de s'y pointer avant la fin de la cérémonie, « hopopop désolé j'étais à la bourre pour crever, j'prends ma place, roulez mon père, roulez » mettant ainsi fin à l'embarras du vicaire de s'être reconverti dans l'enterrement sans mort par trois fois de suite en si peu de semaines.

Tout fût rapidement plié. Je veux dire, on commençait presque à retenir la litanie latine, les gestes comme le sens de la croix quand on se signe pour imiter les plus naïfs, les petits paniers d'osier qui circulent pour la dîme, les cierges qu'on allume, les gerbes de fleurs et les fougères, le vomis de pollen dégoulinant sur les manches de nos vestes auxquelles nous commencions à être habitués, c'était maintenant du connu. Nous effacions plus simplement l'habituel rictus qui maquillait nos visages enfantins et feignons cet air de clown triste qui redessinaient les traits de chaque môme ne connaissant pas encore les subtilités de la divine comédie, marchions ensuite dans l'air frais, le complet classieux et la classe au complet, quelques camarades et copains au cul, parmi des curieux et des grenouilles de bénitier, des professeurs et des parents inquiets, en file jusqu'au trou béant et noir vers lequel notre pièce s'acheminait, le doute lisible sur nos visages, attendant en vain que quelqu'un révèle aux figurants la supercherie par un « coupez ! elle est bonne, on la garde ! » d'une caméra cachée, sinon le curé aurait commencé son refrain du « si nous sommes tous réunis aujourd'hui c'est parce que l'on n'enterre personne », alors nous nous serions tous regardés : « mais enfin, pourquoi sommes-nous ici ? » et c'est ce qui nous dépassait à l'instant, et puis avant de le recouvrir de fleurs que personne justement ne mangera par la racine, avant que le cercueil ne s'enfonce sous les jeux de cordes, qu'une boîte de bois vide s'enfonce dans un trou dont nul ver ne viendra rongé le fruit (ou alors il sera bien déçu du voyage), que nous regagnons nos boîtes de métaux qui elles-mêmes regagneront leurs trous, bref j'ai pensé ne pas vous embêter plus longtemps avec mes

histoires de cimetièrre, car la vérité est ailleurs et non sous terre. Ces trois disparitions successives ne sont pas l'oeuvre du malin mais d'une fille qui s'appelait alors Caroline.

J'ai été parachuté sur le tard dans ces provinces dans lesquelles nous n'avions jamais vu de basanés. C'est encore la France, rassurez-vous, mais les diverses incursions sudistes n'étaient historiquement jamais montées si haut. Ainsi nous ne comprenions pas comment ni ce qu'était le racisme car, tous de même couleur, nous nous haïssions naturellement déjà tous. Bien qu'il n'en soit nullement question ici, je pense que c'est important de le souligner car de ce que je puis en dire, ces régions souffraient d'une importante scission, une rupture de temporalité avec la vie citadine et politique de nos années quatre-vingt-dix. Il y avait chez nous, ce qui relevait de l'ancien temps, qui évoquait les blockhaus, les mémoires de l'occupation, la pose des chemins de fer dans nos prairies par Hans et Friedrich, les mines et les munitions que dégurgitait la terre et il y avait le présent, distillé dans un paysage culturel aussi plat que nos champs, doué d'une raison pratique, de la nature et l'ennui banalisés par tout ce qui nous tenait éloigné de choses dignes d'intérêt : la distance. Entre deux, ou depuis ma naissance, rien, aucune trace de quoique ce soit si ce n'est des vieilles photos de mariage décolorées, aux visages plus souriants que ceux du présent qu'on croirait facilement falsifiées tant ils sont difficiles à croire, manquant de crédibilité en comparaison de ceux évoquant le plus beau jour de leur vie passée.

Dans ces conditions, j'ai poussé mes billes, et mon jeune âge sur les petits chemins plaisants l'été, tandis que je cultivais la solitude si chère aux retraites l'hiver. Ce n'est que dans les cours de récré que j'ai pu donner davantage d'air à mon imaginaire, me racontant chaque mois les louanges en secret d'une nouvelle aimée. Comme la classe rurale était composée exclusivement de petites du village, nous avions nos cycles et engueulades avec les autres gamins. Si tous tombions en septembre sous le charme de Charlotte, dès les premières pluies d'octobre nous roucouillions ensemble auprès de Camille, par un curieux effet de mode saisonnière. C'est à cette époque où nous élisions à l'unanimité nos reines que gravitaient autour de ces cours de malheureuses princesses. Aucun de nous n'eût avoué les sentiments honteux qu'il pût avoir pour ces filles encore floues bien que je sois sûr que plus d'un, lassé par l'insoutenable guerre virile, ne se soit pas laissé tenté par l'idée. Les mots circulaient dans les encriers, la balle au prisonnier restait notre activité préférée, je ne vais pas vous faire de dessin, si vous êtes un lecteur accompli aujourd'hui, vous savez mieux que

mes mots malhabiles les sentiments que je souhaite raviver chez vous avec ces petites madeleines, d'autres par ailleurs l'ont déjà mieux fait.

Caroline n'avait pas de papa. C'est une absence qui a toujours tenue en déroute les questionnements intimes de chacun. Sa mère était une jolie jeune femme, évasive sur ses origines et absente, souvent. On supputait son travail lointain et secret, sa fille, Caroline, était confiée aux bons soins des parents de Charlotte, sa meilleure copine. De ces années, le principal souvenir qu'il me reste d'elle demeure la rougeur qui attaquait ses joues à chaque fois qu'un garçon lui adressait la parole. Dans ce contexte timide, il était difficile de poursuivre le rêve fragile de nommer Caroline prétendante au titre de « nouvelle petite reine » à courtiser. A cet âge, vous connaissez les jeux de l'enfant – sinon allez lire de Cocteau, Les Enfants terribles – et cette animosité irascible entre les sexes. L'inconnu total de tout ce qui régit l'autre nous enrage et nous ravit, et rend impossible tout comportement sensé. Je me demande si cela nous a passé avec le temps cependant.

Caroline, effacée donc, parvint non sans difficulté à grimper l'échelle des classes. Constamment en ballottage, on ne vendait pas cher la peau de la fille sans esprit et sans caractère qui ne vivait que dans l'ombre de sa paire, négligeant tout autant ses devoirs scolaires. La fin de nos sections primaires où nous triomphions sur la meute jouvencelle de nos semblables prépubères nous propulsa au sommet de la pyramide des mômes de la cour sur laquelle nous pouvions enfin asseoir le joug de notre sage expérience, mais elle signifiait également le chamboulement de cette confortable position pour un éternel recommencement tout au bas de l'échelle sociale du collège, la rentrée suivante. La question du collège s'était posée pour Caroline et avait été débattue par nos professeurs. Finalement, ce qu'il faut en retenir c'est que nous fûmes tous lâchés à la fin de nos vacances estivales dans l'engrenage effrayant, pour le jeune rural, du collège du premier ersatz de ville alentour. Bien entendu, la chance fit, pour ma part, que je me retrouvai seul de notre patelin dans ma nouvelle classe, mais Caroline a pour ainsi dire toujours eu sa bonne étoile pour elle, et toujours suivi Charlotte au cours de son parcours scolaire et de sa vie. Charlotte avait hérité une nouvelle fois du statut de reine temporaire de la cour et attirait les regards magnétiques à elle par son développement rapide et exubérant tandis que son éternelle suivante l'enviait secrètement du coin de l'œil sans n'en jamais rien laisser paraître. Caroline n'était à l'époque utilisée que comme coursier, interprète et rempart pour son unique amie, abondamment sollicitée par tout le ramassis de raclures des villages mitoyens et du nôtre. Tellement abordée qu'il fut un

long temps avant qu'on ne supputa sérieusement Charlotte de s'adonner au vice ultime avec un élu particulier, tant la demande explosait sur son marché. Le collège, s'il est un affre où se perdent les malheureux indisciplinés tels que votre serviteur, est surtout la foire à la saucisse locale et la marmite en ébullition des hormones de nos âges. Les timides surplus d'abondance charnelle qui se dessinaient l'été passé sur les maillots lors des dernières classes élémentaires, se développent et réveillent la puberté plus tardive des mâles. Bien que Charlotte eût à boire et à manger pendant la guerre, il est un moment particulièrement singulier dans la vie d'une fille, je parle du moment où celle-ci se rend compte de sa transformation en future femme et de son éventail de possibles qui s'ouvre à elle alors que tout un chacun essaye de se l'approprier à sa façon, comme une chemise de marque que des consommateurs assoiffés se disputent un mercredi de soldes. Pour éviter les images grossières, et sans rentrer dans des palabres que je ne saurais tenir sur le caractère distinctif biologique et psychologique féminin, je dirais que lentement mais très sûrement, Caroline s'est affirmée et rendue compte, par et pour elle-même, des aspects plaisants de son être tout en jouissant de la popularité que lui offrait sa place de suivante auprès de Charlotte. Dès lors en revanche, le lien qui l'unissait à Charlotte tressaillait tel la flamme, la cataloguant comme maintenant potentielle rivale sur un terrain de chasse qui lui était jusqu'alors exclusivement dédié, et bien qu'elle ne la doubla pas ou ne fit pas campagne pour proposer ses charmes aux jeunes chiots excités, Caroline s'imposa du jour au lendemain dans les consciences collectives comme « une fille avec qui » – on pourrait avoir de la suite dans les idées.

Les cours de biologie nous enseignaient vaguement à l'époque les méandres de la reproduction qui, dans nos esprits, n'avaient aucun rapport avec ce qui se tramait au fond de nos slips. Nous discussions avec de vagues adjectifs, des positions possibles et des échanges de salive comme si c'était ça, le sexe, le but ultime. Ce que nous ne comprenions pas, dans nos cerveaux embrouillés par les hormones et l'envie de se soulager la pine, c'est que ce qui donne son nom à l'acte, c'est de devenir l'autre, l'autre sexe, le deviner et sentir, l'intégrer à soi comme complément de notre propre vide sidéral intérieur. Jamais loin du stade anal si cher à bien des maîtres, que certains parmi d'autres n'ont jamais dépassé d'ailleurs, nous disions, je me souviens, « je te ferai l'amour par le cul ». Aux garçons, aux filles, quelle différence faisons-nous ? L'homosexualité, si elle existait, était enfouie, latente ; des deux sexes, chacun avait sa spécificité, mais tout n'était que patience et longueur de temps. Nous entendîmes à cette même époque ces premiers termes à l'orthographe et à la prononciation

encore complexes : vagin, pubis, prépuce, clitoris. Qu'était-ce sinon intestin à nos existences ? Dans ce marasme, cet œil du cyclone qui broyait l'incertain, la puberté de Caroline survolait avec fracas l'essence en ébullition de mes camarades, tel un bombardier terrible qui sciait le cours paisible d'un ciel laiteux vers lequel se rivaient tous les yeux, admirant les courbes métallisées et impeccables de l'engin fauve qui se frayait un passage dans cette routine animale.

Ce qui me fait parler de Caroline, c'est qu'un jour, un copain lui dit avec un air carnassier : « ton papa a volé toutes les étoiles du ciel pour faire tes yeux », il a attendu son ravissement qui ne venait pas puis conclu « et il a prit un trou noir pour faire ta chatte » avant de s'en aller en pouffant, fier d'une bonne blague qui n'était pas sienne. Elle était restée de marbre. Je pense qu'elle savait ce qu'on désignait par « chatte » – moi, benêt, je l'ai appris bien plus tard. Mais ce qui me fait parler de Caroline surtout, c'est qu'elle connut une ascension fulgurante dans les listes de vœux de chacun, et principalement des trois garçons brillants par leur absence, qui nous ont réuni ici, ce jour. En fait, si je me souviens bien, dans la cour, le bruit circulait que « certains grands l'avaient déjà fait ». Nous nous connaissions tous à peu près, dans nos âges, mais les grands de troisième n'auraient jamais daigné s'intéresser à nos enfantillages. Ces rumeurs étaient fausses bien entendu et refaisaient surface après des soirées obscures et lointaines auxquelles aucun de nous n'était invité. Il a fallu qu'Hélène, qui était dans ma classe cette année-là, se retrouve acculée par son petit ami de deux ans son aîné, pour qu'elle apporte un peu de vécu et d'expérience à nos sujets de discussions élimés, en parlant à ses meilleures amies des balbutiements de sa vie sexuelle, de ses premières préliminaires, qui firent en deux jours le tour de la cour. Alors, tout le monde ne la voyait plus que comme « la fille qui a déjà ». Certains se risquèrent à la traiter plus vulgairement, d'autres plus curieux, essayèrent de s'attacher ses services forts de cette fraîche expérience – en vain. Et puis naturellement, avec le temps, les choses allèrent pour tous plus loin, les gestes et caresses fébriles gagnèrent en aisance et les histoires salaces, des toilettes ou du dessous des bureaux, devinrent communes. Certains mal-branlés disaient avoir baisé telle fille qui par honte de sa tardive virginité ne désavouait pas. La découverte des liqueurs et des nouvelles drogues intensifiait ce climat vaporeux de laisser-aller où tous les chiens apprennent à se connaître et se reniflent le cul, avant d'éventuellement s'enfiler derrière un bosquet. En fait, à la manière des partouzes dont nous ne supputions pas l'organisation, laissée à nos parents, chacun allait butiner à droite à

gauche et rendait ce climat volage, historiquement difficilement transcribable. On reconnaissait les parades amoureuses de l'un et avait encore en mémoire la tragique histoire de l'autre, mais un flot d'innombrables facéties nous passait sous le nez à nous, que le physique ingrat et l'air puceau écartaient d'un revers de la main. Adrien avait été l'un des premiers à chanter ses louanges à Caroline tandis qu'elle commençait à s'apercevoir de son pouvoir de séduction, faisant de lui un précurseur sans doute, qui la courtisa longtemps et auquel elle rendit honneur, en « lui offrant sa virginité » un weekend tristone, comme le réclame l'expression. Adrien réapparait le lundi suivant, le visage blafard, l'esprit absent, ne daignant à s'épancher sur les plaisirs qu'il avait tant rêver d'assouvir, au nom de tous. Son aura d'homme intégralement accompli par l'acte fut pourtant puissante sur nous autres, tant il avait changé, et deux semaines après, il ne revint plus au collège. On le dit alors souffrant, sa mère vint trouver un matin le proviseur, la police interrogea quelques camarades et on vit sa photo en première page du journal : ce fut tout.

La disparition d'un enfant relevait du monde des adultes, bien sûr, mais ce fut le centre de nos attentions pendant quelques jours jusqu'à ce que notre libido nous rappelle au nerf de la guerre. Nos cerveaux ne cherchaient qu'à épancher cette soif de connaissance, retournaient sens dessus dessous les éternelles inconnues du problème et essayaient de deviner ce qui, bon dieu, se cachait à la place de nos zigounettes dans le jean plat des filles. Une poignée de semaines après, il y eut cette fête – on disait encore une « boum » à cette époque, en hommage à ce film exécration et à l'image de ces soirées – où on dit que Caroline s'était laissée enfermer par Quentin dans la salle de bains jusque tard et que comme tout le monde s'en était aperçu, ils décidèrent de les attendre à la sortie, de sorte qu'étant tous deux décoiffés et débraillés, ils furent couverts de ridicule et joyeusement montrés du doigt par les gamins jaloux. Mais curieusement, cette réaction assit leur brève relation la semaine suivante dans la cour. Ils s'étaient montrés furtivement derrière un préfabriqué, s'étaient tenus la main et tout le tremblement, Radio Ragot n'en tarissait pas à leur sujet. Et puis rebelote, le père de Quentin était fréquemment absent par son travail, son fils un absentéiste avéré, donc le premier soupçon de sa mère (car il y avait discorde dans le couple) fut que le fils avait suivi en catimini le père lors d'un voyage d'affaire, où tous les deux avaient mis les voiles en douce. Elle appela à maints reprises son mari jusqu'à son retour (il était parti retrouver une femme dans le Périgord qu'il trouvait toujours le moyen de visiter) mais pas de fils dans les valises. L'alerte fut donnée tardivement, de peur qu'on enquête sur l'alibi du

père. Finalement l'affaire éclata au grand jour mais ne perturba pas tant les larmes de la mère qui avait perdu son poussin, parti sans prévenir de son départ du nid. Tout comme Adrien, la vie de Quentin n'était pas si merdique que certains papiers ont pu le laisser sous-entendre. On dit des familles qu'elles étaient modestes et non sans rapports houleux, certes, mais le gamin récoltait des résultats moyens voir satisfaisants en classe, un succès d'estime auprès de ses camarades et dans un club sportif, tout ceci garantissait un certain équilibre dans la psyché de l'adolescent. Et enfin, Vincent, était l'un de ces gars excessivement réservés dont on avait intercepté la lettre réconfortant Caroline de la disparition de Quentin, avec qui pourtant, il semblait s'entendre. Tous furent surpris du ton profondément paternaliste qu'employait un gars si peu sûr de lui habituellement. Les jours d'après, on vit sa bicyclette garée devant chez elle (il venait toujours au collège à vélo donc on la reconnaissait facilement), on n'en sut pas plus des intéressés, mais les suppositions filèrent bon train. Vincent disparut environ deux semaines après ses premiers contacts manuscrits avec Caroline, moins d'un mois après Quentin. La troisième disparition s'effectua sans bruit. La police qui se dépêcha dans les classes fut embêtée de revenir si vite, pour repartir bredouille : personne ne le vit avec untel pour une dernière fois, un jour seulement il fut en classe et le lendemain il n'y fut plus. Ses parents avaient cédé à la panique la plus complète, l'enquête menée fût grossière et n'aboutit qu'à des battues cantonales et des avis de recherche : sans succès car personne n'avait rien vu. La vérité c'est que l'incompétence des agents était criante sur une affaire d'enlèvement extra-terrestre d'ados, sans le moindre indice et dont personne ne savait rien, sauf peut-être Caroline. Évidemment la police n'alla pas interroger toute l'école durant des heures. Les déclarations de Caroline, entendues brièvement par des agents et un pédopsychiatre, comme celles de tous les gens vus récemment en compagnie de Vincent, ne s'avérèrent d'aucune utilité. Ce n'est qu'a posteriori pourtant, que la police, fébrilement, émit l'hypothèse d'un lien entre les trois disparitions des garçons. Les possibilités d'enlèvement restèrent ouvertes tandis que l'appartenance à un club de suicidés repentant leur virginité magnifique ou de globe-trotters précoces furent vite balayés. Aux yeux de toute la cour pourtant, si Caroline ne semblait pas traumatisée par ces successives disparitions de ses partenaires, elle n'en pouvait pas être plus coupable. Comment le sexe, sujet dont le monde adulte vantait les mérites depuis toujours, peut-il mettre en branle son organisation et provoquer trois disparitions ? L'engouement fervent qu'il y avait autour de Caroline se tassa avec une peur instinctive, elle retomba bientôt dans

le rang de ces filles trop belles pour être accessibles.

C'est quelques temps après que la famille d'Adrien décida de l'enterrer, ou plutôt, d'enterrer son souvenir. Ils assurèrent en public que leur porte serait toujours, bien entendu, ouverte pour leur fils si un jour, vivant, il se décidait à revenir, et qu'ils – toujours les parents – seraient pour sûr, ravis de le retrouver sans lui en tenir davantage rigueur. En attendant, ne s'arrêtant pas de vivre péniblement, ils décidèrent d'enterrer sa mémoire et si son cadavre venait à refaire surface alors les dépenses occasionnées n'auraient doublement pas été vaines. Le mimétisme comportemental incita les deux autres paires de parents à s'exprimer dans ce sens, et en fin d'année scolaire, nous avons enterré nos trois élèves au cimetière communal dans les conditions que vous savez. Pourtant, ce qui me pousse aujourd'hui à vous reparler de Caroline, c'est que j'ai moi aussi cherché à exorciser cette fille et élucider ce mystère qui rodait autour d'elle. Plus d'une fois j'entendis des copains maugréer que c'était une sorcière qui avait attrapé dans son piège de valeureux guerriers, des mecs comme nous autres, des vrais, qui cherchaient juste à dissiper la brume de la copulation et se soulager ailleurs que dans leurs draps, qu'elle était une mante religieuse comme dans *L'empire des sens* d'Oshima (réservé aux seuls avertis), une *Veuve noire*, une *Cat Lady* ou que sais-je encore, à cette époque je n'y connaissais rien en sciences naturelles. C'est à une soirée chez Morgane, une rouquine qui sortait avec son propre cousin, que j'aperçus enfin Caroline, seule avec un verre de margarita, toujours enveloppée de ses volutes épaisses de secret. Je m'assis près d'elle au milieu des regards alertés de l'assistance et m'enquis de l'amuser. Pour tout dire, elle me parut lassée. Non par mes maladroites tentatives (j'ai l'humour noir et cinglant, et sa limite sans cesse repoussée) mais par un conglomérat de choses pourtant banales et son écrasante lucidité : un garçon qui s'approche d'une fille, lui fait quelques blagues pour attirer son attention sur lui, les messes basses à leur propos de l'autre côté de la pièce, cette infinie parade inconsciente sans cesse répétée à chaque occasion dont elle seule semblait déjà déceler le sens, semblaient l'accabler. Je m'accrochais cependant. Vierge, j'avais vu bien des fois la chose se faire, alors, à la vente à la criée du lot Caroline, comme c'était le cas ce soir, je tentais naturellement ma chance. Nous nous connaissions depuis bien des années, et même si un lien de vague parenté nous unissait à cause du village commun où nous avons vécu, je devais à mon âge me défaire de l'embarras obscène de ma virginité. Mon intime conviction durant ces années avait été que

Caroline en savait plus qu'elle n'en disait au sujet des disparitions. Je me trouvais cette excuse pour m'en rapprocher et chemin faisant, de verre en verre, elle accepta que je la raccompagne. Je fus très nerveux car elle ne me proposa pas directement de rester mais sans toutefois l'exprimer, elle accommoda ses gestes en sachant pertinemment que j'étais là et me laissait assez de place pour exister après elle. Elle ouvrait par exemple la porte de chez elle et s'enfonçait dans la pénombre sans la refermer, laissait la lumière de la salle d'eau allumée une fois qu'elle était changée, ce genre de petites choses qui, implicitement, rassurent votre présence, devenue, vous dites-vous, légitime. Nous étions à présent couchés de part et d'autre de son lit deux places, sa mère était absente et mon corps de glace. Tandis que défilaient en moi les extraits confus de la pornographie la plus récente, d'hommes aux mains expertes faisant gémir les femmes comme des musiciens leurs instruments, mes membres hagards balbutiaient un tremblant vocabulaire de la palpation que Caroline posa sur ses fesses. Tout ressemblait de son côté à une chorégraphie parfaitement exécutée avec son timing alloué aux découvertes des sens, le ralentissement voluptueux du temps au rythme des langues dans cette chaleur corporelle et tropicale tandis que les mains baladeuses sur les vêtements moites cherchent à circonscrire des talismans et des signes zodiacaux. Je sentis en moi quelque chose de ferme et convaincu, cherchant à pénétrer son... cœur, ah qu'il est doux d'aimer, quel frisson de bonheur, comme le dit le parolier. Mon slip glissa miraculeusement de mes hanches osseuses dans cette contrée où le sida et la contraception n'existaient pas. Ma petite pine raide se plaquait aux abords d'un tissu synthétique recelant le dernier secret que pouvait garder de moi, la vie. Soudain elle m'interrompit dans ma transe, me sachant complet novice, elle me susurra du bout des lèvres de ne pas vouloir aller trop vite et de lui prêter attention. Du bout des doigts, je sentis sa culotte glisser le long de ses jambes encore couvertes d'un drap pour ne laisser aucune vision à mes membres prédateurs de ce qui reposait ici-bas. Je me fondis à sa hauteur, passais la tête sous l'étole et dans l'obscurité intégrale levais les yeux sur le fond de la toile. Je sentis un froid glacial et un frisson me parcourir le corps nu, face à ce que Courbet désignait bien habilement comme l'origine du monde. Il fallait se laisser s'enfoncer sans peur dans les ténèbres, l'inconnu parfait du soir, aspiré par ce ver denté comme dans le désert du dernier Star Wars, éveiller ses sens à ce qui se dessine dans les différents degrés de ténèbres qui en dorment. Je vais encore faire une référence anachronique mais je me suis tout à coup cru dans la Maison des feuilles avec cette matière noire impalpable tout autour et l'air humide et rance, les distances

qui se dilatent devant et derrière moi jusqu'à grossir et se perdre dans un point étiré des perspectives infinies, à peine devinable : c'était l'espace qui s'ouvrait au devant et le retour devenait de plus en plus inimaginable. Un espace paisible mais insonore, froid et flippant, et en son centre, un cœur qui aspire pour mieux recracher, obnubilant lentement son spectateur vers un cimetière où les étoiles se crèvent de leur lumière puis s'éteignent. Des gouttes de sueur glaçaient mes tempes, on eut voulu explorer à fond ce système, mais on n'eut pu que s'y perdre. L'impression d'infini, le vertige qui cogne la raison knock-out avec ses tonneaux des Danaïdes, m'ont fait sentir que nous ne serions jamais trop de mille pour remplir et explorer Caroline. Des mythologies construites autour de cette mangeuse d'homme, elle était toute à la fois la sirène et Charybde. Je voyageais sur une petite barque de bite sur le Styx, quant au matin, lentement, dans la pénombre feutrée, je me réveillais sans souvenir. Devant l'inexplicable, j'ai préféré fuir, oubliant au passage quelques frusques. Je revenais d'un de ces endroits immenses et gigantesques où aucune loi de la raison n'a plus cours et qui font une telle impression que l'esprit engourdi attend que vous en soyez sorti pour vous dire : « vrai copain, plus jamais on n'en reverra des pareilles », et alors on en garde, suivant l'expérience, un bon ou mauvais souvenir. Je sais pour ma part que j'ai été chanceux. Enfin, je me suis réveillé et j'étais encore là, ou c'est ce que j'ai senti. D'ordinaire quand on se pince et que nos neurotransmetteurs font la commission jusqu'à ce que vous disiez « aïe », alors dans les films c'est la réalité – du moins la réalité des films. Mais j'étais dans une telle léthargie et si angoissé les jours d'après, sans en avoir soufflé mot à personne (car c'étaient les vacances et je passe généralement mes vacances dans ma chambre avec l'agitation de mes dix doigts pour seule compagnie), que j'eus du mal à dormir chaque nuit, peur de fermer l'œil et retomber dans cette terreur nocturne qui mouillait mes draps et me donnait des suées terribles rien que d'y penser. Engouffré dans un tunnel obscur qui pique la curiosité de l'homme, son tempérament aventureux le pousse sans cesse à aller un peu plus loin afin que son esprit consigne le fini dans l'infini : je n'eus jamais le sentiment d'avoir touché Caroline, tout comme ce qui me restait en mémoire de cette nuit ressemblait aussi à ce qu'on appelle commodément un trou noir rognant un peu plus les détails aux bords flous et les aspirant avec le temps dans ses affres.

A la rentrée, on dut m'en parler pour que je le remarquasse mais Caroline n'était plus là. Cela faisait près de six mois que nous n'avions plus eu de nouvelles disparitions et de

nouveau, la machine était lancée. Les journalistes de L'Indicateur (notre torchon hebdomadaire consacré) se donnèrent à cœur joie d'exhumer les papiers qu'ils avaient gribouillés sur les trois précédentes affaires afin de raviver dans la conscience collective l'émoi suscité par ces disparitions inexplicables. La mère de Caroline, qui pour une fois, était à la maison ce soir-là, avait couché sa fille après une prise de bec sur la crise d'adolescence et l'émancipation de cette dernière. Bien que cela fut la première piste suivie par les enquêteurs, la mère certifia que rien dans les réactions récentes de sa fille ne laissait présager une si intense colère qu'elle la poussa à s'enfuir de chez elle. Le lit ne portait aucune marque particulière, ses effets personnels étaient intacts et à leur place, rien n'évoquait la lutte ou un départ brutal et prémédité : Caroline s'était tout simplement évaporée.

Avec les derniers jours ensoleillés de l'année, on était de nouveau tous réunis dans nos costumes repassés et tirés à quatre épingles. On eut beau changer de village et d'église en se rapatriant ici, dans mon patelin, le vicaire, la cérémonie à l'atmosphère pesante et étrange, jusqu'à la réaction d'étonnement dans le port du cercueil, tout donnait une désagréable sensation de déjà-vu. On prend les mêmes et on recommence, en ajoutant les professeurs de mathématiques qui ne s'étaient pas soustraits à leurs équations, monsieur Masseur à qui il manquait deux phalanges et monsieur Bosse, notre dernier instituteur, plus quelques habitants de circonstance en mal de pleurs pour la couleur locale. C'était une belle enfant, réservée sous ses cheveux longs, blonds et raides, qu'elle portait jusqu'au cul. Après quelques prières que toute l'assemblée psalmodia plus ou moins justement, Charlotte prononça quelques mots sur l'amie qu'elle avait perdue depuis longtemps, à côté de son portrait photo imprimé, pâle et sans âme. Si c'est dans la douleur qu'on reconnaît ses véritables amis, avec la délivrance se retrouvent tous ceux qui ont retourné leur veste, c'est toujours ce que m'ont inspiré ces funérailles où les personnes les plus mal-à-propos s'expriment sur le compte de défunts qui de leur vivant les détestaient, mais une fois morts, leur auraient sans doute pardonné. Une jolie petite comme Caroline, les hommes avaient du mal à croire qu'on devrait désormais faire une croix sur un si joli petit lot, avant de se consoler sur celui qu'enfermait Charlotte dans sa robe noire moulante et audacieusement décolletée en ce jour de bénédiction. Ils ne penseront donc qu'à ça toute leur vie. Boucher des trous avec leur bite, à l'infini, quand bien même ce fut possible. De leur côté, certaines femmes ressentent ce besoin de se remplir, d'être emboîtée et finie. J'ai lu de mon côté

plusieurs théories sur la fin et la disparition des trous noirs. On parle de trous noirs qui absorberaient d'autres trous noirs, d'explosions atomiques ou d'évaporation lente le long de millions d'années, je pense que la première théorie est celle qui se rapproche le plus de ce qui arriva à Caroline : son trou noir l'aspira à l'intérieur d'elle-même. Ensuite, peut-être s'est-il évaporé dans une ultime explosion de forces qui s'annihilent ? Peut-être a-t-il été absorbé par notre trou noir, notre nébuleuse cosmique que nous pensons chaque jour contrôler. Il faut nous rassurer, nous sommes sur un bateau, posé sur une mer, contenue vaguement dans un globe mais qui déborde sans cesse, entouré par les astres qui naviguent dans des systèmes qui s'entrechoquent. Dans cet infini, j'ai eu le plaisir de regarder à travers Caroline, comme du fond d'une pièce dont on distingue à peine les murs, c'est par ici que naît la vie et là que d'autres sont venus la perdre. Et après ? Quel est le diable d'homme qui pourra bien le deviner.